Travail et famille dans le Paris du XVIIIe siècle : le témoignage du vitrier Jacques-Louis Ménétra

Autor(en): **Roche, Daniel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **3 (1996)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-87862

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

TRAVAIL ET FAMILLE DANS LE PARIS DU XVIIIE SIÈCLE

LE TÉMOIGNAGE DU VITRIER JACQUES-LOUIS MÉNÉTRA

DANIEL ROCHE

Le *Journal de ma vie* de Jacques-Louis Ménétra permet de voir autrement que les textes habituellement cités par les historiens les pratiques sociales et familiales.[1] Texte isolé et fulgurant, on ne peut guère le comparer aux véritables autobiographies de lettrés, ainsi celle de Jean-Jacques Rousseau ou celle de Jamerey Duval, même s'il s'inscrit dans une veine identique de réflexion sur soi et de changement profond de la conception du moi qui se manifeste pleinement à la fin du XVIIIe siècle. On y retrouve, comme dans la plupart des «ego documents» du temps, une vision quelque peu laïcisée des «Confessions» religieuses, une place majeure accordée au récit d'enfance et d'adolescence, l'idée que le sujet est transparent à lui-même, idée d'autant plus forte chez Jacques-Louis Ménétra qu'il se flatte de n'avoir point changé et d'être resté fidèle à une identité personnelle et sociale fondamentale, propre. Le sens de sa relation n'est pas différent de celui qu'expriment les autres autobiographes mais elle montre, comme les autobiographies populaires connues dans le monde germanique, une volonté d'affirmer et défendre une différence manifestée dans le genre de vie et les mœurs. On trouvera donc dans ses écrits une fraîcheur de témoignage qui n'enlève rien à sa représentativité et qui peut être confrontée aux leçons transmises par les observateurs moraux de la société parisienne, littérateurs comme Sébastien Mercier ou Rétif de la Bretonne, médecins, économistes ou administrateurs.[2] Travail d'artisan, le texte qui nous est parvenu rassemble un récit, vraisemblablement recopié et réécrit avant 1802, et des écrits divers soigneusement calligraphiés et paginés à la suite. L'ensemble a exigé un effort – financier, psychologique – considérable qui, sans être hors du commun, mérite attention. Il traduit une habitude différente des modes de vie communs, une rupture avec les gestes quotidiens du travail, un choix par rapport à la promiscuité et aux loisirs de tous. C'est pourquoi peut-être ses observations liant le travail et la famille méritent considérations.

Elles sont présentes d'un bout à l'autre du «récit de vie» mais avec une tonalité qui varie à chaque étape: pendant l'enfance et l'adolescence elles illustrent les façons de faire de l'apprentissage familial parisien, sur le Tour de France elles évoquent l'importance du lien domestique dans la relation laborieuse, après le

mariage et l'établissement elles prouvent les capacités d'entreprise qui peuvent animer les actes quotidiens d'un micro-entrepreneur mais aussi la force des contraintes de la «reproduction à l'identique» à l'œuvre dans le milieu corporatif.

APPRENTISSAGE PARISIEN, FAMILLE ÉTROITE ET LARGE

Orphelin de mère, Jacques-Louis place l'image paternelle au centre de son autobiographie. Jacques Ménétra, veuf avec quatre enfants, se remarie et il n'aura pas d'enfant du second lit.[3] De surcroît, la belle-mère n'est pas une marâtre et quand Jacques-Louis parle de sa mort, c'est avec émotion. Plus important peut-être pour l'acquisition des habitudes, le fait que sa première éducation se soit déroulée dans un espace familial élargi, au domicile de la grand-mère, femme forte qui gère un minuscule empire vitrier, et dans les boutiques des oncles. La continuité éducative de l'espace familial s'accommode du partage et de l'entraide entre les générations.

Dans le récit on perçoit d'abord une représentation de la famille et de son fonctionnement. Le père doit assumer nourriture, logement, formation au métier. Cette mission parcourt le *Journal* du commencement à la fin car la ville offre trop d'occasions de marginalisation pour ne pas mobiliser l'attention défensive des pères de familles, elle justifie une pratique du «qui aime bien châtie bien», et elle n'exclut pas d'authentiques formes d'affection derrière la rudesse et la violence. Confrontée à la figure de la grand-mère, l'image du père est défavorisée tant sur le plan affectif que sur le plan matériel. La grand-mère incarne tendresse, générosité, mais également réussite matérielle. Vraie chef de clan, elle permet au petit garçon de tourner dans le cercle des oncles et des cousins et de passer ainsi de l'expérience familiale à l'apprentissage laborieux. L'école de paroisse n'est toutefois pas à négliger car elle va faire du petit parigot un semi-lettré barbouillé de latin de cuisine et initié au quadruple bagage élémentaire du lire, écrire, compter, chanter, sans oublier, à cause du jansénisme ambiant, une tendance durable à l'introspection.

Vers 15 ans, en 1753, Jacques-Louis Ménétra est mis à l'établi, contre l'avis de Madame Marseau, sa grand-mère, et de «plusieurs personnes». Son avenir ne le destinait pas au collège car la force de la transmission du métier et de la nécessité de rassembler efforts et ressources militent pour qu'il travaille rapidement dans la vitrerie. La prime éducation a été acquise dans la collaboration des prêtres et des familles, elle ne sera jamais oubliée. A l'atelier paternel, on reçoit confirmation de règles transmises en même temps qu'on ébauche les gestes du travail et qu'on apprend à jouer d'une sociabilité élémentaire indispensable à quiconque veut mener sa barque, gérer sa boutique, accroître ses affaires. C'est

une formation qui ne sépare pas l'apprentissage des rôles et celui des gestes. L'alliance de l'outil et de la main, l'acuité de l'œil et la promptitude efficace de l'acte productif sont acquis à partir d'une hiérarchie des tâches: regarder, aider, balayer, éclairer un escalier, préparer un casse-croûte, porter des vitres, des châssis, des outils, façonner un vitrage, s'apprennent par étape.[4] Ce temps d'apprentissage privilégie les boutiques-ateliers de la famille Marseau et du père Jacques Ménétra, mais il conduit aussi le béjaune dans les divers quartiers de la ville et en banlieue au hasard des clientèles. Vitrer un appartement dans le voisinage de la rue du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, accompagner un oncle toucher son dû à Issy, suivre un autre sur le chantier de l'abbaye de Saint-Denis où les moines s'intéressent aux espiègleries du gamin, c'est à chaque fois moyen de comprendre le métier, occasion de rendre service, d'apprendre le rapport aux autres, peu à peu d'apporter à la famille l'équivalent d'un salaire. C'est au total une initiation au monde. L'apprenti sort de la coquille familiale et paroissiale pour juger des bons et des mauvais bourgeois – patrons d'atelier et en même temps clients – pour découvrir les bonnes aubaines et peu à peu voler de ses propres ailes. Il est prêt alors à «courir les maîtres». Son temps d'initiation s'achève et le rôle éducateur du père prend fin. Nul doute que le travail enseigné par l'exemple paternel n'ait constitué dans l'ancienne société un des lieux fondamentaux de l'éducation artisanale populaire.

La notion d'apprentissage qui est au cœur de la conception du travail et de la hiérarchie, expression d'une socialisation morale et politique, comme le décrit Steve Kaplan à propos des boulangers,[5] exprime une découverte progressive du travail par la soumission à l'autorité, celle du maître succède à celle du père, et marque l'existence d'une condition nécessaire pour aspirer à la maîtrise même par les fils du maître. C'est le cas dans la vitrerie, les pères placent les fils avec, et plus souvent, sans contrat, chez des parents, chez des collègues. Les fils y peaufinent leur instruction manuelle et bénéficient en principe de la protection entière de la communauté corporative qui s'engage dans la procédure contractuelle. Elle impose une discipline commune et un code de bonnes conduites aux patrons et aux apprentis. Elle garantit aux premiers qu'aucun collègue ne bénéficie d'un avantage concurrentiel sur le marché de l'apprentissage et aux seconds le respect d'un bon traitement et des débouchés à venir. *Le Journal de ma vie* montre comment le système fonctionne: entre la famille et le monde vitrier, sans texte de brevet comme on devrait le découvrir, en tolérant essais et erreurs, par des négociations infinies dont Jacques-Louis Ménétra, devenu compagnon puis maître, témoigne en abondance. Que cette étape dans le cycle de vie s'achève par une querelle entre père et fils, dans une véritable crise d'identité, montre l'importance du rituel des âges vécu collectivement sous le regard des parents et des voisins, intériorisé ici par une personnalité d'exception qui sait en tirer des

ressorts pour actionner la mécanique de son récit autobiographique. Le départ sur le «Tour de France» n'est pas pour lui une obligation corporative et professionnelle, c'est une nécessité psychologique, manière d'échapper aux problèmes accumulés en matière sentimentale, moyen de rompre en partie avec la famille, ainsi de temporiser avant l'établissement qui exige réflexion et argent.

SUR LE TOUR DE FRANCE, CLASSE D'ÂGE ET RÊVE FAMILIAL

Pendant les sept ans que va durer le voyage du compagnon à travers la France,[6] deux éléments vont l'emporter: le règne de la classe d'âge dont les habitudes, les coutumes et les contraintes sont déterminantes, le rêve de la famille, soit qu'elle constitue le cadre normal du travail de tout compagnon, soit qu'elle agisse comme un recours ou secours possible en cas de nécessité, soit encore qu'elle apparaisse à divers moments comme le rêve courtisé de l'établissement nécessaire. Au retour, à la fin des années soixante, toutes les questions posées avant le départ, rapport au père, relations avec les maîtres de la corporation, rapports avec le reste de la famille étroite et large, nécessité de s'installer se poseront de nouveau. De 1757 à 1764 le compagnon vit dans un autre univers.

C'est d'abord un monde où la vraie famille est celle des compagnons rassemblés par l'initiation. Monde de jeunes célibataires violents, le compagnonnage sert non seulement à régler les problèmes du travail et de l'embauche mais aussi à transmettre des règles de vie et de solidarité efficaces. On y apprend l'union et sa force, et une culture qui se passe des parents naturels parce qu'elle s'en trouve d'autres symboliques et généreux à la fois. Dans les auberges des faubourgs, «pères» et «mères» des «cayennes» gèrent les besoins des compagnons, offrent du travail, avancent de l'argent ou assurent un crédit garanti par tous. «Voler la mère» ne sera jamais pardonné au vitrier Oran.[7] C'est sous les yeux de ces parents fictifs que la jeunesse compagnonnique vit son culte de la dépense et de la fête, à l'opposé des contraintes domestiques familiales habituelles. C'est dans ce cadre général que l'on retrouve le moyen de transmettre les gestes et les façons de faire traditionnels et qu'à l'occasion on découvre des moyens de se perfectionner.

La réussite varie à chaque étape et elle dépend pour une bonne part de la relation qui s'établit dans l'atelier d'accueil où règne l'autorité familiale du «bourgeois». On conçoit alors l'importance des veuves qui permettent de concilier sans conflit sexualité et travail. Si Ménétra s'affirme à longueur de page comme un «coureur de jupon» sans vergogne, c'est qu'il ne déroge pas aux coutumes du milieu mais c'est également qu'il laisse entrevoir la possibilité réelle ou imaginaire de transformer une liaison passagère en un établissement durable. Les horizons des amours illégitimes du compagnon vitrier sont ceux de la carte

urbaine du Tour de France des filles et des veuves de maître en même temps que ceux d'une incontestable liberté sexuelle avec les filles galantes ou avec toutes celles que les libertés urbaines ont détachées des contraintes religieuses et morales. Par deux fois, à Nantes, à Nîmes, le compagnon volage a pressenti la possibilité de se fixer auprès de celles dont il gérait la boutique et les affaires: «J'entrais chez une aimable veuve appelée Fricot je demeurais chez cette veuve aux environs de cinq mois et je m'y proposais de m'y établir étant le bienvenu et ressemblant en tout à ma bonne veuve de Nantes Je lui promis que j'allais finir mon Tour de France en diligence et que je ne resterais à Paris que le temps pour avoir le consentement de mes parents que pour du bien je n'en avais point que j'avais seulement ma maîtrise qui m'autorisait à m'établir partout Elle était enchantée Elle me promit tout me conduisit à deux lieues avec les plus belles promesses Nous nous fimes de tendres adieux avec espérance de nous unir par le mariage.»[8] L'idylle languedocienne du compagnon ne résistera pas au temps et peut-être à l'opposition du milieu. Elle montre en clair le lien inséparable dans le passage de l'âge juvénile à celui des responsabilités, qui unissait le rêve d'établissement, le contexte laborieux, l'espérance amoureuse. En province même l'idéal fraternel compagnonnique renforce le paternalisme corporatif, qui en est l'inversion et en même temps l'horizon d'attente.

ÉTABLISSEMENT: FAMILLE ET ENTREPRISE

Sur le Tour, Jacques-Louis était resté en contact avec sa famille parisienne et surtout sa grand-mère Marseau. C'est elle qui a combiné les premières étapes du voyage, elle garde continuellement sa bourse ouverte pour le compagnon éloigné et souvent démuni. A n'en pas douter, elle est à l'œuvre quand le compagnon en a besoin; elle lui a assuré son avenir. Après avoir installé ses quatre fils vitriers, marié et doté sa fille, elle paie encore à son petit-fils les «Lettres de maîtrise» qui lui garantissent son indépendance et son établissement. Toutefois celui-ci est directement lié à la fondation d'une famille. Le compagnon qui n'a pas su se fixer en province le fait à Paris, et, son mariage se joue sur un double choix: le cœur et le corps s'accordent, les affaires s'accommodent.[9] Épousant une provinciale illettrée – elle ne signe pas son contrat – mais économe – elle verse dans l'escarcelle du ménage 1000 livres, vraisemblablement fruit de son travail comme domestique – Ménétra peut accomplir son destin génésique, fonder une boutique et un foyer, avoir des enfants, mais en même temps il découvre la «vie fragile» des relations matrimoniales, et, comment, travail et relations familiales sont étroitement imbriquées.

Les conflits portent sur deux points principaux: qui doit porter la culotte et

gouverner le ménage et les affaires, comment élever les enfants et ainsi assurer la reproduction de la cellule artisanale. A la première question, il donne une réponse conforme à la morale domestique la plus large. La légitimité c'est l'autorité du père et Jacques-Louis supporte mal qu'Elisabeth Hénin veuille s'emparer des cordons de la bourse et se mêler des travaux qu'il entreprend. Seul l'âge et la retraite viendront tempérer leurs querelles. A la seconde interrogation, il donne une réponse très personnelle et opposée à sa propre expérience: il veille de près à l'éducation de ses enfants et il regrette l'union que sa femme impose à sa fille hors de la vitrerie, avec un pâtissier, qui aboutit à un échec. Quant à son fils, il en fait un vitrier mais l'histoire tranche et avec la Révolution l'apprenti qui se met «à courir les maîtres» s'engage. Ainsi, Ménétra ne verra pas ses petits-enfants à l'établi; la continuité corporative que pouvait lui avoir garanti sa propre famille est interrompue.

Il faut aussi tenir compte de son propre statut. Etre vitrier à Paris c'est prendre rang dans un corps assez éloigné des jurandes prestigieuses, il est au dix-neuvième rang en 1776. La valeur d'une maîtrise est de 1000 livres et Jacques-Louis est devenu maître grâce à son aïeule qui les lui a payées en avance sur sa part d'héritage; il est «maître sans qualité» et sans chef d'œuvre, et dans une situation marginale qu'illustrent ses conflits avec les maîtres jurés et syndics. Il révèle ainsi à la fois son attachement à un passé qu'il idéalise quelque peu dans les rapports entre maîtres et compagnons, bureau et maîtres, et, un esprit de libéralisme plutôt libertaire qui le pousse à cabaler et à contester l'autorité corporative.[10]

C'est sans doute une des raisons de ses affrontements avec sa femme plus traditionnelle et qui se méfie de ses entreprises. En effet, Jacques-Louis Ménétra ne se contente pas de vitrer fenêtres et portes, ou de peindre des panneaux de verre, il multiplie les expériences pour multiplier ses gains. Il imagine des cages de verre, il invente un moulin de verre qu'actionnent des souris blanches, il se lance dans l'encadrement d'estampes. En bref, il défend l'entreprise contre la réglementation, l'audace contre les maîtres timorés, les affaires contre la prudence. C'est sans conteste un excellent commerçant et ses «petits ouvrages du verre» ont du succès, lui et sa femme «ont beaucoup d'ouvrage».[11] Le ménage qui bénéficie de la croissance urbaine du mouvement des constructions fait de bonnes affaires. Il peut doter sa fille largement, 2400 livres, et l'on peut calculer l'accroissement de son capital entre 1765 et 1790, 1000 livres de dot sont devenus vraisemblablement plus de 10'000 livres de fortune mobilière, la boutique sera vendue autant en 1790 mais en assignats. Sa femme économise 12 sols par jour, 365 jours par an; elle arrive à conclure des contrats de rente. En bref c'est l'aisance de la petite bourgeoisie de Paris qui repose sur le travail du couple et que peut remettre en cause la conjoncture ou les dissensions internes. Dans l'aventure familiale et artisanale de Jacques-Louis Ménétra, on perçoit

l'enjeu du changement économique à une échelle modeste, le conflit permanent entre la novation qui assure les gains et l'immobilisme technique et commercial que peut quelquefois autoriser l'ordre corporatif. La jurande vitrière ne ressent pas le piétinement de ses pratiques comme un frein, elle y voit la garantie de son bon fonctionnement et le moyen de réussir l'intériorisation qui fait sa force. C'est par des succès remportés sur soi-même et par l'épargne obstinée qu'on s'enrichit, non par l'expansion des affaires. Le drame personnel de Ménétra redouble curieusement ce conflit de société. Marie-Elisabeth Hénin est du côté des économies à la petite semaine, son horizon économique est celui des jurandes et des rentiers. Jacques-Louis est partisan de l'entreprise, agent de la circulation des espèces et des initiatives. Elle compte sans doute un peu trop et lui pas assez. La biographie individualisée permet de voir dans l'opposition des rôles et des âges tout le problème de l'économie au siècle des Lumières. La Révolution bouleverse ces équilibres. Devenu sans-culotte, retiré des affaires, Jacques-Louis Ménétra va épuiser ses rentes. Son manuscrit s'arrête le 17 octobre 1702, il vit alors rue des Canettes, près du Luxembourg. En 1803, sa fille Marie-Madeleine, divorcée, se remarie avec un négociant. Elle meurt en 1822 sans descendance. Son fils, Pierre-Rose, revenu de l'armée, se marie en 1806, il est vitrier rue du Temple, les biens du ménage ne dépassent pas 2500 francs. Il meurt en 1810 sans enfant, trois mois à peine après sa mère. Jacques-Louis renonce à la succession de son fils en septembre de la même année, il décède à l'âge de 74 ans à Saint-Cloud au domicile de sa fille. La déclaration de ses biens à l'enregistrement se monte à 20 francs. Le destin de la famille se clôt ainsi.[12]

Notes

1 Bibliothèque historique de la Ville de Paris, manuscrit 678, I et II; 331 f° et 164 f°. Le manuscrit 678 I a été publié sous le titre *Journal de ma vie, Jacques-Louis Ménétra, Compagnon vitrier au XVIIIe siècle*, présenté par Daniel Roche, Paris 1982.

2 Daniel Roche, *Le Peuple de Paris*, Paris 1981; Arlette Farge, *Vivre dans la rue au XVIIIe siècle à Paris*, Paris 1979; *La Vie fragile, violence, pouvoirs et solidarité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris 1992.

3 *Journal de ma vie*, 30–45.

4 *Journal de ma vie*, 293–295.

5 Steve Kaplan, *Le meilleur pain du monde, les boulangers de Paris au XVIIIe siècle*, Paris 1996, 213–235.

6 *Journal de ma vie*, 41–137. Le récit du Tour de France occupe presque 60% du *Journal*, la vie établie dans le mariage moins du quart.

7 *Journal de ma vie*, 82.

8 *Journal de ma vie*, 88.

9 *Journal de ma vie*, 204–205.

10 Bibliothèque historique de la Ville de Paris, manuscrit 678 II, 140–142; *Journal de ma vie*, 337–252.

11 *Journal de ma vie*, 243–258.

12 Archives départementales des Hauts-de-Seine, Notaire Pierre Leroux, 15 mars 1806; Etat civil 5, MIEC, Saint-Cloud, 13 mai 1812; Enregistrement, 39, 12 janvier 1813. Ces renseignements m'ont été communiqués par S. Barbazange que je tiens à remercier.

ZUSAMMENFASSUNG

ARBEIT UND FAMILIE IM PARIS DES 18. JAHRHUNDERTS. DAS ZEUGNIS DES GLASERS JACQUES-LOUIS MÉNÉTRA

Das Tagebuch meines Lebens wurde zwischen 1764 und 1802 vom Pariser Glaser Jacques-Louis Ménétra geschrieben und bietet die Gelegenheit, von innen her und auf lebendige Weise zu verstehen, wie die Handwerkerfamilie mit ihrer Überschneidung von Arbeit, Interessen und Gefühlen funktioniert. Es ist zunächst ein Zeugnis für die Erziehung und die Lehrzeit, in dem man die Rolle der engeren Familie – des Vaters und seiner legitimen Autorität – und der erweiterten Familie – der Grossmutter und der Onkeln väterlicherseits und mütterlicherseits – wahrnimmt. Der Jugendliche lernt in der Werkstatt unter Anweisung seines Vaters die Handgriffe des Berufs und die Bräuche der Welt: Er lernt die Stadt, die Bürger als Unternehmer oder Kunden, die Glücksfälle, dann die Autonomie kennen. In der darauf folgenden Erzählung entdeckt er die Bedingungen der Wanderschaft; sie lässt erkennen, wie stark die Hoffnung auf Niederlassung, die Sexualität und die Konventionen der Gesellenschaft miteinander verbunden sind. Schliesslich, nach der Rückkehr, der Niederlassung und der Hochzeit in Paris, sieht man, wie sich die Mechanismen der familiären Herrschaft und der Autorität in wirtschaftlichen Belangen abspielen. Der Konflikt zwischen Ménétra und seiner Frau erinnert an den Konflikt zwischen Freiheit und Reglementierung, an die Gegenüberstellung von stationärer und häuslicher Ökonomie und freiem Unternehmen. Aufs Ganze gesehen macht Ménétras Autobiographie auf die Mehrdeutigkeit der Brüderlichkeit aufmerksam. Diese entfaltet sich im Schoss verschiedener Familien, deren jeweiliger Einfluss sich je nach Lebenszyklus, also je nach Verhältnis zum Geld oder zur Erziehung, verstärkt oder in den Hintergrund tritt. So ist Ménétras Weg von der Konfrontation zwischen biologischer Familie und Praxis der Verschwägerung geprägt; er wird ebenfalls zum Zeugen für die Brüderlichkeit unter Gesellen, die zur Institution geworden ist, und er hat in einer Umbruchszeit der Geschichte die Gelegenheit zu erkennen, wie das paternalistische Modell der kleinen Handwerksmeister in Frage gestellt wird.

(Übersetzung: Valérie Périllard)